



Extraits de son "journal de marche"

« **Vendredi 29 septembre 1944.** 22 h. Nous embarquons en camion avec équipements, munitions, matériels. Depuis Pomoy la 4^e section arrive à la Chapelle de Ronchamp à minuit, après une difficile ascension à flanc de coteau. La mission consiste à renforcer un bataillon du 1^{er} Régiment de Zouaves qui tient la Chapelle et les environs proches. Nous avons avec nous le Capitaine Lamy qui commande notre 3^e Compagnie, un groupe de la 1^{ère} section commandé par l'aspirant Attali et mon chef direct, le lieutenant De Bernon.

Au cours de cette journée du 29 septembre, les allemands ont attaqué trois fois sans succès et d'autres attaques sont attendues dans la journée et le lendemain. Il faut maintenir la position absolument. Sur la plate-forme autour de la Chapelle, la vue est dégagée sur 50 m de large. Tout autour, ce sont des bois. Sur les bords de la plate-forme, nous postons des mitrailleuses et des sentinelles armées de lance grenades.

Samedi 30 septembre, de 2 h à 5 h 30 une patrouille de volontaires dirigée par le lieutenant De Bernon, engage une reconnaissance vers le mamelon Est situé à 250 m. Rien à signaler, pas d'ennemi. Seulement l'emplacement vide d'un « nid de mitrailleuses » allemand. Peut-être était-il : ou, abandonné, ou, prêt à être utilisé... Je le retrouverai plus tard...

À 6 h du matin le groupe Attali reste en poste à la Chapelle. Les 2^e et 3^e groupes vont se mettre en position en bordure du chemin qui contourne le mamelon Est (*le chemin actuel*). Le 3^e groupe dont je fais partie et que commande le caporal-chef Laï va se porter en position avancée. Nous restons un petit moment aux aguets. J'entends des bruits de voix, ainsi que les moteurs de chars à l'entrée de Ronchamp. Les bruits se rapprochent : nous restons sur nos gardes. Mais nous sommes repérés. On aperçoit un groupe de soldats allemands dans la montée. Je me trouve avec Lamboley, nous vidons deux chargeurs et nous sommes obligés de nous replier à l'orée d'un bois de sapins.

Je vois bouger dans le taillis. Les allemands sont à 10 ou 15 m. Nous tirons. Nous avons dû faire des ravages car nous voyons les « Fritz » se jeter à terre. Notre position est bien repérée, les survivants ennemis mettent en batterie une mitrailleuse. Au bout de quelques minutes de combat, une autre section allemande nous déborde sur la droite. Je vide mon chargeur et me baisse pour le changer, c'est mon dernier !... En me relevant je vois avec stupeur derrière les bouquets d'arbres une colonne allemande qui avance, avance...

Je me retrouve encerclé

8 h du matin. L'ennemi avance en nombre et prend position peu à peu, pour attaquer la Chapelle. Je me sens pris dans un étau, seul, abandonné. Cette fois, je me sens résigné : prisonnier... ? Mais pas tout à fait ! Je ne bouge pas d'un millimètre, je n'ose respirer. J'ai une chance insolente, certains soldats allemands passent à moins de 5 m de moi, sans me voir.

Je laisse s'écouler un temps interminable, du moins, quelques longues, très longues minutes ou plus... Je me ressaisis et après avoir observé la situation, je me laisse glisser, comme je peux, pour me mettre hors de danger, en tous cas, pour quelques instants... Un allemand m'aperçoit, me tire dessus. Il me « loupe ». Je respire : enfin, je suis à l'abri maintenant abrité par des gros troncs

protecteurs. Encore de la chance, me dis-je, attendons la suite des évènements on décidera ensuite.

Le caporal-chef Laï a rejoint la chapelle avec trois hommes. Restent quatre chasseurs, dont moi, et un blessé : Lamboley qui n'ont pas rejoint. Je n'ose encore m'imaginer les souffrances qu'il a subi jusqu'à ce qu'on le retrouve le lendemain. Depuis ma position protégée, mais presque sans munitions, je peux voir sans être vu... J'apprendrai aussi qu'à cette heure l'ennemi est bloqué à 400 m de la Chapelle et que notre capitaine demande d'urgence un ravitaillement en munitions. Une liaison expresse sera envoyée à Pomoy et les munitions seront portées à dos d'homme à la chapelle, par un chemin protégé.

12 h : L'artillerie française pilonne le secteur où je suis. Les chars et canons automoteurs allemands commencent par monter par la route qui mène à la chapelle. Les obus pleuvent.
Toujours seul

15 h ou 16 h : Cette fois, nos mortiers ravitaillés venant de la Chapelle, harcèlent les positions allemandes en contrebas. C'est au tour de « mon petit bois de sapins », j'allais dire ce Chaville... Heureusement la chance m'a encore souri. Je suis bien à l'abri, par les arbres hauts et serrés qui me protègent. Malgré tout un obus de mortier éclate tout près de moi. Je suis seulement couvert de terre, ma bonne étoile me protège encore... Merci à elle...
Pas loin de moi, les obus ont dû faire mouche... j'entends des hurlements dans la langue de Goethe... Douleur, peur, démoralisation ? Sûrement tout à la fois... Avec le recul, au cours de ces moments durs pour moi... je me rappelle malgré tout cette anecdote.

Il est peut-être 17 h ou 18 h un petit casse-croûte n'est pas de refus. Un morceau de Comté, fromage de la région, que l'on m'a fait découvrir à Pomoy, arrosé de Cognac ! semble tout à fait indiqué. C'est fou ! comme dans ces moments de grande misère, cette petite découverte au fond des réserves. Ce plaisir, peut être autant « exponentialisé ». C'est un terme que je crée... pour la circonstance.
Etrange rencontre.

Je ne voudrais pas oublier aussi cet évènement curieux... et... tout aussi authentique. Un magnifique capucin apparaît étonné, devant moi. Vous imaginez le civet en perspective que je pourrais ramener à la section. Mais, restons sérieux, je n'ai pratiquement plus de balles et les « Fritz » ne sont pas loin. Et puisque la chance ne m'abandonne pas, pourquoi ne pas la partager avec ce bel animal... mais hélas la mort l'a frappé avant moi.

La nuit commence à tomber, à cette époque de l'automne, il doit être environ 20 h. J'oublie la fatigue et l'inconfort. Je vois et j'entends les premiers groupes ennemis refaire à l'envers le chemin du matin. Ils n'ont pas l'air satisfaits. Je pense qu'ils rejoignent Ronchamp et que leur contre-attaque a échoué. Je l'espère, mais ne veux pas rêver trop... Je pense à ceux qui sont restés là-haut et à ceux du groupe desquels j'ai été séparé. Avec les bombardements de la journée, qui sont arrivés sur le terre-plein, il y a dû avoir de la casse... Mais je suis certain que les « nôtres » ont tenu, je vois encore les allemands qui continuent de se replier.
J'attends la nuit profonde pour rejoindre la Chapelle. Quelques patrouilles allemandes traînent encore.
La chance à nouveau.

Il doit être environ 22 h, j'essaie de retrouver le chemin fait le matin avec ma section. Mon sens de l'observation est encore bien aiguisé. C'est ainsi le réflexe de survie. La lune s'est levée, le calme du soir revenu... J'aperçois à l'emplacement de la Mac Gamon découverte en patrouille de nuit et qui n'était pas occupée alors, une « dégaine » de corps allongé près de moi : c'est un allemand casqué, la main sur les yeux, en position de dormeur. Instinctivement, je braque ma Thomson dans sa direction, prêt à tirer, et j'approche.

Je reste un instant étonné, surpris, puis après avoir donné un coup de pied dans ses bottes, l'homme ne bouge pas, il est mort. Je pousse un « ouf » de soulagement. Je me suis rappelé le « Dormeur du Val », récitation de mon enfance... « Il dormait, avec deux trous rouges sur le côté... ».

Je me souviens toujours très précisément, tant de cette image tragique, que de la poésie de mon enfance : la chance... il est environ minuit.

Enfin sauvé !

J'approche de la Chapelle dont le clocher était encore dressé, un FM crépite, les balles sifflent à mes oreilles. Je crie de toutes mes forces : « En pointe ! Bataillon de choc ». Le feu stoppe, je suis sauvé. Soulagement de mes camarades et de mes chefs, en tout cas de ceux qui restent. Le capitaine Lamy, le lieutenant De Bernon, le sergent-chef de Courcières sont tués. Le capitaine des zouaves également... Le mitrailleur Gromas, Lamboley, gravement blessés, Espinasse a pris deux balles explosives dans le bras et la jambe. Demont, Medhi, Tantouars, Labeyrie, Crozat, Fevri, Mahou, plus ou moins gravement blessés...

Je pense encore à eux.

Tous me croyaient mort après cette absence de 18 h. La vie continue... pour moi.

Dimanche 1^{er} octobre.

En fin de journée, l'allemand a reflué. Le feu cesse, la chapelle est libérée. La statue de Notre-Dame du Haut est intacte.

Je garde encore ce souvenir visuel immuable : cette statue de Notre-Dame de Ronchamp, avec deux autres statues dont un Saint Joseph, intactes, posées sur l'autel en bois, parmi les gravats et le sang des blessés. Etrange petite statue de 1 m de haut que l'on vénère toujours encore... « Merci Notre-Dame du Haut... ».

Entretient C. Balland et C.L